

A propos de
Vendredi ou les Limbes du Pacifique,
de Michel Tournier.

Si l'on range Proust et Céline au rayon des vieilleries stylistiques, il est temps de célébrer le meilleur roman du XXe siècle en langue française : *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*.

Nous échouons tous un jour sur une île inconnue qui se nomme « adolescence ». Cette catastrophe produit la perte d'autrui, et la solitude s'abat sur nous avec une insoutenable violence.

La première réaction est de croire que quelqu'un va se porter à notre secours, puis, en cette attente déçue, l'on craint de devenir fou. Alors, toute l'énergie se concentre dans la volonté d'évasion hors de cette île déserte, notre « moi » soudain révélé.

Mais il n'est pas possible de s'évader seul hors de soi-même. Il faut rester pour survivre. L'étape suivante est d'osciller entre une totale législation et les excès sensoriels. Certains y passent toute une vie. L'écriture peut permettre une évolution.

L'idée de génie de Michel Tournier aura été de développer la réflexion à travers le journal (log-book) de Robinson. Dès lors, le roman d'aventure se dédouble en roman de la pensée. L'on notera bien que la pratique du journal intime est caractéristique de l'adolescence.

L'adolescence est le moment d'une pleine activité de la pensée. La brusque émergence de l'appropriation de soi génère la question d'autrui, mais aussi celle de l'humain par rapport à l'animal, celle du temps et de la connaissance.

Robinson est conscient que les épreuves qu'il traverse sont un changement radical de son être : « Il était possible de *changer* sans déchoir. Il pouvait rompre l'équilibre si laborieusement acquis, et s'élever, au lieu de dégénérer à nouveau. Indiscutablement, il venait de gravir un degré dans la métamorphose qui travaillait le plus secret de lui-même » (Folio, p. 94).

Il s'agit également de découvrir la sexualité, et, en définitive, le corps tout entier. La fusion avec l'île - narcissisme de l'adolescence - n'est pas une solution car elle comporterait le risque de régression foetale. En effet, pourquoi grandir si dès le départ on est si bien avec soi-même, dans une totalité minérale, en-deçà de l'hermaphrodisme végétal.

La sexualité mène bien sûr vers autrui : « Et moi-même je n'existe qu'en m'évadant de moi-même vers autrui. » (p. 129)

Le roman aurait dû se terminer avec cette première moitié qui représente l'histoire d'une thérapie. En effet, l'autonomie ne peut s'acquérir qu'à la suite d'une réappropriation expérimentale de toute l'histoire individuelle et collective. C'est à ce prix que se conquiert une pleine liberté, sans angoisses récurrentes.

Mais que faire de cette liberté ? Si le passé revisité permet une conquête de l'avenir, cette conquête ne sera possible qu'avec la rencontre d'une nouvelle culture. La créativité naît du déplacement dès lors que les fondations sont assurées.

Ainsi, c'est Vendredi, l'indien Araucan, qui provoquera la seconde catastrophe, l'explosion de l'île-adolescence et qui permettra à Robinson de découvrir le chant solaire, l'art et le jeu, dans une libération hors de l'écoulement du temps : « Il était d'une jeunesse minérale, divine, solaire. Chaque matin était pour lui un premier commencement, le commencement absolu de l'histoire du monde » (p. 246)

Alors, que le *Whitebird* aborde l'île 28 ans après le naufrage de la *Virginie*, Robinson refusera de repartir vers la civilisation des esclaves du temps qui ose faire souffrir les enfants.

Et le cycle pourra recommencer. Tandis que Vendredi s'échappe à bord du *Whitebird*, il aura suffi d'un regard de Robinson pour que le jeune mousse maltraité Jaan, âgé de douze années, à l'orée donc de l'adolescence, comprenne qu'il sera plus heureux sur ... *Speranza*.

De thérapeutique, le texte devient initiatique, et le lecteur comprend qu'un roman peut faire découvrir que la vie est une grande aventure volontaire, une reconquête corporelle du monde dans laquelle l'écriture joue un rôle essentiel : « il pensa pleurer de joie en traçant ses premiers mots sur une feuille de papier » (p. 44), à condition que cette technique du corps ne nie pas absurdement les trois précédentes - les sens, le mouvement, la parole - mais au contraire se mette à leur service.

Eugène Michel
Le Lavandou
Août 1999